

SOUS LE SIGNE DE LA CATASTROPHE ?

Yannis THANASSEKOS
Philippe MESNARD

Les médias ont fait du thème de la catastrophe leur fonds de commerce. Les actualités ne retiennent du monde que le pire sous la forme de scoops qu'elles enchaînent à la vitesse de clips. Il n'est pas une semaine sans qu'un documentaire sur une guerre soit diffusé ou rediffusé. Tantôt la guerre est « en couleur » (le diptyque de René-Jean Bouyer), tantôt elle reste en noir et blanc (les célèbres 14 épisodes de *The War* de Ken Burns). Tantôt elle est colorisée, comme la série d'Isabelle Clarke qui a récemment fait sauter tous les compteurs de l'audimat. Son titre est évocateur: *Apocalypse*. On a beaucoup débattu sur la légitimité de l'opération qui consistait à faire que le noir et blanc soit diffusé en couleur, on s'est peu prononcé sur le contenu. Pourtant, la Seconde Guerre mondiale y est entièrement revisitée sous le signe du diable et de la fin du monde. Qu'elle fût un déluge de feu infernal pour ceux qui l'ont vécue de près, aucun doute. Mais à l'heure actuelle, on s'étonne du retour de ces schémas interprétatifs, devenus des facilités postmodernes, qui permettent, cédant au sensationnel, de faire l'économie de l'effort d'explication. Hitler a remis son costume de Satan.

Les clés de lecture doivent être immédiatement saisies et c'est au nom de cette facilité que les médias, qu'il s'agisse d'histoire, de mémoire ou de l'actualité du présent, les réduisent tour à tour à des catastrophes. Catastrophes toujours imminentes, puisque toujours déjà servies dans l'urgence du direct. L'intérêt – dans une logique médiatique, bien sûr – est qu'à rendre permanente et omniprésente la catastrophe, on a l'impression d'être toujours spectateur du pire qui, par anticipation, n'échappe jamais à l'écran (celui de la TV comme celui de l'ordinateur). L'objectif est toujours déjà là, planté devant la catastrophe terroriste, financière, économique,

environnementale, climatique, naturelle, humanitaire, sanitaire, pandémique...

On semble tous assujettis à la dictature de l'urgence médiatique qui, par principe, laisse peu de marge pour penser, car prendre le temps de penser avant d'agir serait « peut-être » entraîner des foules dans la mort. Cette logique est si parfaitement rodée que chaque véritable catastrophe vient la confirmer. Tout se passe comme si le réel et sa misère – car c'est à cela que le monde est désormais réduit – étayaient et légitimaient leur mise en scène sur fond d'abîme; par un jeu pervers, ils deviennent la raison des médias. Bien sûr, la catastrophe, dans une de ses variantes, appelle le sauveur. C'est pourquoi quelques « esprits » télévisuels ont eu la bonne idée d'émissions telles que « tous ensemble » de Marc Emmanuel où des collectes de fonds spontanées permettent, via l'écran et le standard téléphonique, de sauver une mère abandonnée ou un enfant en perdition. Telles que, également, ce projet en cours de réalisation d'une véritable « loterie humanitaire mondiale¹ ». La télé-réalité se repaîtra de solidarité et de bons sentiments, ou ne sera pas.

On ne mesure pas les conséquences d'une telle hégémonie sur les esprits et la vision du monde qui en résultent. Le présent apparaît comme un immense *tsunami* planétaire sous les ruines duquel s'ensevelissent les débris de l'idéologie du progrès, des projets émancipateurs et des espoirs d'un autre monde, meilleur. L'avenir ne porte plus comme promesses que celles des catastrophes annoncées. Sans nous attarder à commenter l'abondante littérature qui traite des divers aspects de la crise planétaire que nous traversons (*que nous sommes!*), nous voudrions simplement souligner quelques conséquences ou effets dommageables de cette situation sur la pensée comme pour la dignité humaine.

D'abord, ce discours induit un sentiment d'impuissance face à une adversité générale encouragée ou portée par nombre d'intellectuels qui vont, par exemple, du romancier américain Norman Mailer pour qui « la théorie qui nous aide à comprendre le monde [...] tient en seul mot: "catastrophe"² », jusqu'aux différents philosophes qui reprennent à leur compte de vieux arguments de la théologie politique (messianisme, eschatologie, mystique) en les sortant de leur contexte pour leur donner un habit aux allures laïques. C'est ainsi que la pensée de Giorgio Agamben a été favorablement accueillie par quantité d'intellectuels qui, outre-Atlantique, restaient désarmés devant le choc du 11 septembre.

Ensuite, c'est la raison tout entière qui se trouve court-circuitée – d'autant que, depuis longtemps, elle est sérieusement attaquée par différents courants anti-Lumières qui, toutes tendances politiques confondues,

cherchent à la disqualifier en lui faisant porter la responsabilité des grands massacres de notre histoire. Décréter permanent l'« état de catastrophe », aux échelles aussi bien médiatiques qu'intellectuels, c'est interdire de parole toute volonté d'explication et de transmission (ne se transmettrait plus que le trauma – *trauma* qui, lui aussi, est un des avatars de l'hégémonie catastrophique). L'« état de catastrophe » est devenu l'équivalent médiatique de ce que peut être, en politique, l'« état d'exception ».

Notons, entre parenthèses, qu'il ne s'agit nullement de nier ou de minimiser la gravité de menaces et de catastrophes qui pèsent sur l'humanité et la planète. Devenu aveugle et indépendant de tout contrôle, le système économique s'emploie à la détérioration systématique des conditions de production et de reproduction de toute forme de vie digne de ce nom. Jamais sa destructivité n'avait atteint une telle ampleur. Il est d'ailleurs étonnant de constater que dans cette « biopolitique des catastrophes », à la fois alarmiste et fascinée par son objet, le système en question reste peu clairement nommé si ce n'est, parfois, par le détour de *ses excès*, comme si ceux-ci lui étaient extérieurs, purement accidentels, hasardeux, *non volutus*. Il s'agit de critiquer un spectacle où la catastrophe et ses dérivés, avec toutes ses connotations théologiques et millénaristes, assourdissent les tentatives d'éclairer les processus historiques et politiques qui ont conduit à cette situation et aux crimes qui l'ont précédée.

Enfin, une autre tendance de cette logique catastrophiste est d'induire une simplification abusive des grands événements qui ont marqué la modernité et de chercher à les relier les uns aux autres comme si un mouvement objectif – véritable autoroute d'apocalypses – traversait de part en part toute l'histoire moderne, de 1789 – date fatidique pour beaucoup – jusqu'à Auschwitz – en passant par les crimes coloniaux, la Grande Guerre, le Goulag... Il existe ainsi une lecture privilégiant – quand elle ne l'impose pas – une explication non plus monocausale, ce n'est plus d'usage, mais monomatrice. Prétextant au début souvent de s'intéresser à différents événements, en bout de course, cette relecture à rebours de l'histoire longue réduit, quand elle ne les annule pas, les différences respectives de chaque événement et en cela, leurs spécificités.

Le véritable enjeu pour la pensée est d'entretenir l'intelligence de la pluralité sans subsumer celle-ci sous un schéma unique. Sous cet angle, une certaine rhétorique du génocide se présenterait comme la confirmation ultime, la preuve irréfutable du diagnostic depuis longtemps posé sur le destin du processus civilisationnel, à savoir l'échec de la Raison, la fin de toute perspective d'amélioration de l'homme et de la société, l'apocalypse programmée, la fin des temps, du temps historique en particulier.

Étonnamment partagée par nombre de pensées qui comptent parmi les plus élaborées intellectuellement aussi bien que par l'empire médiatique le plus consumériste, cette tendance lourde s'emploie à nous convaincre que la « fabrique du futur » est définitivement en panne, mise au chômage perpétuel.

NOTES

¹ <http://www.ozap.com/personnalite/frederic-lopez/18548>

² Samuel Blumenfeld, « Entretien avec Norman Mailer » (à l'occasion de la publication du premier volume de son roman, *Un château en forêt*), *Le Monde* 2, 4 août 2007, p. 12-13.